

ENTRETIEN LYNN

Moi, je ne regarde pas trop les statues, parce que ça ne me concerne pas... Souvent, ce sont des mecs, quoi. À Orléans j'ai vu Jeanne d'Arc, j'étais contente.

La même statue du général Bugeaud était à Alger jusqu'en 1962... Quelle violence quand même! Le texte sur le socle, il est complètement fou... « Qui a vaincu, pacifié et colonisé l'Algérie ». Non mais, un moment, ce n'est pas possible. Moi, je suis loin d'être macroniste, mais il a fait des choses bien sur l'Algérie. Mais après avoir dit ce qu'il a dit, que ça soit électoraliste ou pas, tu ne peux pas laisser ce genre de choses, ça n'a pas de sens. J'ai beaucoup aimé la performance où des artistes lui ont mis la corde au cou, d'ailleurs. Une statue à l'effigie d'un homme de guerre, quand c'est une guerre « juste », je comprends, même si c'est horrible... À l'époque déjà, j'ai lu que ça avait beaucoup choqué, les enfumades, dans les années 1850. Ça a affecté principalement les Kabyles, dans les montagnes. Les Kabyles, avant, n'étaient pas du tout dans les montagnes, mais après les invasions successives des Romains, des Ottomans, des Français, ils se sont repliés petit à petit. Moi je ne connaissais pas bien l'historique de Bugeaud, avant l'Algérie, et le fait qu'il était déjà connu comme sanguinaire... C'est d'une violence inouïe en fait.

Si je connaissais l'histoire de Bugeaud et des enfumades? Ça, c'est la grande question justement. Pour moi, même si ça date beaucoup, je ne peux pas clairement le lier à mon histoire familiale comme pour les années 1960 par exemple. Mais, quand même, du côté paternel, mon arrière-grand-père qui est parti de la Kabylie à la Tunisie à pieds avec ses chèvres (...), c'était évidemment pour avoir une vie normale, où tu peux faire du commerce normalement, sans avoir tes terres réquisitionnées, moi c'est ce que je savais. Ça doit dater des années 1890. C'est un peu une histoire fantasmagorique, l'arrière grand-père, avec son troupeau, à pieds... Et puis là-bas, en Tunisie, malgré le protectorat, la vie était bien plus possible. Ensuite, mon grand-père a fait la même chose, il est né en 1896, il a aussi fait ce chemin-là puisque son père avait déjà été. Ensuite ils ont eu une ferme, et même des commerces à Tunis. Après, ils sont revenus en Algérie en 1962. Ils venaient d'un village kabyle, il a fait venir ma grand-mère du même village pour se marier. Après il y a d'autres histoires, liées aux camps de regroupement, etc. Ils sont revenus en 62, parce qu'en Tunisie après l'indépendance il y avait des histoires de nationalisation des terres, donc ils avaient peur de tout perdre. Et puis il y avait tout ce discours de revenir en Algérie pour la construire tous ensemble. C'était fortement encouragé de revenir reconstruire le pays, donc ils sont revenus... Ce n'était peut-être pas une bonne idée au final, parce que la Tunisie s'en sort beaucoup mieux, l'Algérie est beaucoup plus traumatisée. En même temps s'ils n'étaient pas retournés en Algérie, je ne serais pas née. Je me questionne beaucoup là-dessus, sur le vécu

DU GÉNÉRAL BUGEAUD

STATUE

ENTRETIEN LYNN

de mes arrière-grands-parents, ils étaient dans une volonté de survie permanente, ils devaient être au courant des différents massacres qui avaient lieu... Autant il y a des choses qu'on peut accepter, mais les enfumades avec des vieillards et des enfants... Évidemment je n'en ai jamais entendu parler jusque très récemment... À propos de la guerre, j'avais un bon prof d'histoire qui parlait des inégalités, mais je n'entendais pas parler de la torture par exemple... L'époque préguerre par contre, on n'en parle bien plus rarement, je n'en ai pas entendu parler jusque très récemment. Ce sont avec les performances sur les débouloonnages que j'ai commencé à apprendre, alors je me suis renseignée... Tu vois, c'est dingue, c'est mon histoire, et je ne la connais pas. Parce que ce n'est pas enseigné, ce n'est pas dit... Aujourd'hui, il commence à y avoir des choses, mais on parle surtout de la guerre, et peu de la colonisation en elle-même.

Ma mère a commencé à faire des recherches, mais avant elle refusait de voir tout ça. Parce que ma mère, c'était le pur produit de la colonisation, elle était naturalisée française, c'était 10 000 personnes en Algérie, c'était une petite élite acculturée pour s'en servir en fait, et donc ils étaient dans une idée d'intégration, d'assimilation... Mais en fait beaucoup de gens ont dû faire ça par peur. C'est une question de survie, quoi. Donc ma mère, qui se sent hyperfrançaise, quand elle a découvert sur le tard les crimes coloniaux, même elle, je sens qu'elle porte une colère. Personne ne demande de repentance, mais on ne peut pas vivre dans une société où on met tout sous le tapis. Plus tu caches, plus tu mets des couches et des couches, et plus ça implose, et on le voit. Déjà Octobre 61, je n'en ai entendu parler qu'à 22-23 ans, et je me suis dit "wow". L'actrice Faïza Guène, elle disait "c'était mon prof qui en avait parlé", donc un blanc, et elle n'a compris que des années plus tard que son père y était. Elle a pleuré pendant la conférence, c'était hypertouchant. Les choses sont vraiment passées sous silence, c'est particulier. En général je trouve que la France parle des choses... Enfin, pas de l'esclavage non plus. Non, en fait on parle de quand on est vainqueurs. Un peu de la collaboration. Enfin, tu as vu? Macron a dit que Pétain avait collaboré, mais que c'était quand même un grand général. On se dirait que pour la Shoah, où il y a beaucoup de livres et de films, on pourrait penser que c'est une chose réglée, alors qu'il y a en fait des résurgences... Regarde, le mec au Capitole avec son t-shirt Auschwitz... En fait c'est jamais réglé la mémoire, il faut toujours faire attention.

Et j'ai un frisson en le disant, je me dis que peut-être nos projets ont vraiment de l'importance. On se dit "oh c'est bon, ça a déjà été dit", mais en fait ça doit être redit en permanence, parce qu'on ne peut pas oublier. J'ai l'impression que les discours révisionnistes reviennent en force aujourd'hui, par rapport à il y a 20 ans... Pas par rapport à il y a 40 ans, là c'était les discours "dehors les Arabes na na na etc.", mais, par rapport à il y a 20 ans. Même

DU GÉNÉRAL BUGEAUD

STATUE

ENTRETIEN LYNN

sur la question de la Shoah tu vois, il y a aussi une montée de l'antisémitisme, et on l'a vu pendant la crise du Covid avec les théories complotistes, surtout aux Etats-Unis mais en France aussi. Il y a beaucoup de tabous à l'école, sur la guerre d'Algérie, sur la colonisation, sur l'esclavage... C'est fou, hein? C'est complètement tabou. Ça ressort en permanence dans la société, à la première réunion de l'Assemblée Nationale, l'Algérie est ressortie en premier. Déjà juste pour parler de la guerre, sans même parler de la période d'avant presque innommable, de tous côtés tout le monde a été réduit au silence, pas juste les Algériens. Les soldats, les militaires, parce que ce n'était pas une guerre, et les pieds noirs qui ont été vraiment traumatisés... Donc c'est là en permanence en fait, et ça ressort de partout. À tous les niveaux, politiques, sociologiques, peut-être encore plus que d'autres questions, parce que c'est récent. Et puis c'était particulier, par rapport à la Tunisie ou au Maroc, l'Algérie c'était vraiment un terrain d'expérimentation de la violence coloniale. C'était particulier l'acharnement et la violence qu'il y a eu avec l'Algérie, et je crois que je n'ai pas encore mesuré à quel point. Il faut que je relise "Le trauma colonial" de Karima Lazali, elle dit comment tout ce trauma-là a abouti aux années 1990 où finalement les Algériens s'entretenaient entre eux... Bien sûr il y a plein de facteurs, mais à force de vouloir annihiler un peuple à ce point, ça impacte profondément le psychisme des individus. Ça me semble évident. Il y a une haine de soi, que je sens très fort en Algérie. Il y a une grande fierté mais qui est le pendant de la honte.

Il y a un gag de Fellag, un humoriste algérien très connu, il dit que quand il était petit sa mère lui disait "sois sage sinon Bitchouh il va venir te manger", c'est l'ogre... Et après il a compris qu'il s'agissait de Bugeaud. Bitchouh, c'est Bugeaud. Bien sûr il y a des traditions orales avec des ogres et des ogresses comme partout, mais du coup les mères disaient "attention sinon Bugeaud va venir te prendre". Même si les gens ne savent pas exactement qui c'est ou à quelle époque, c'est resté dans les sphères familiales.

Moi j'ai un parcours où j'ai quasi oublié que j'étais née là-bas, alors que j'y étais jusqu'à mes 7 ans, donc j'étais dans un truc d'assimilation... Et en même temps dès mes 20 ans, même si je faisais pas des recherches, à 20 ans Sakorzy était élu, donc j'ai été très touchée. La loi sur l'aspect positif de la colonisation etc. Même sans avoir les détails c'était très violent pour moi, ça m'a vraiment politisée. Je voyais bien qu'un truc clochait, et je voyais bien que j'avais une colère aussi, et je me disais "moi je viens d'une famille intello, j'ai l'héritage culturel pour pouvoir transformer et gérer ça", mais alors quand t'as pas ça? Si tu nais dans un environnement pas favorable et que tu portes cette colère sans t'en rendre compte, ça pète à un moment. Ce n'est pas pour l'excuser, mais comment faire en sorte que ça n'arrive plus? Déjà, peut-être juste en parlant des choses, à l'école. Je l'ai appris mais

DU GÉNÉRAL BUGEAUD

STATUE

je ne l'ai conscientisé que l'année dernière, mais certains historiens disent que c'est quasiment un tiers ou un quart de la population algérienne qui a été tuée. Comment j'ai pu ne pas être au courant de cette information pendant si longtemps? Le tabou fait qu'on ne veut pas voir, se renseigner... Puis tu n'as pas envie d'être relié à ça. On se dit « je vais vivre, aller de l'avant, je ne vais pas rester dans le passé... ». Mais après, on comprend que ça nous habite. Même les années 1990 en Algérie j'avais oublié que j'y étais née, hein, enfin on est partis en 1993 donc ça va, mais quand même! Quand j'étais petite, mon amie m'avait dit "je sais que vous avez fui la guerre" et j'ai eu honte, j'ai dit "non y avait pas de guerre", j'avais honte. Donc tu vois, pour ensuite essayer de comprendre que ce qui s'est passé 50-60 ans avant a pu avoir un impact psychologique... Bien sûr il ne s'agit pas de dire que tout est lié à ça, parfois des gens disent que la colonisation est à l'origine de tous les maux de l'Afrique, peut-être pas, mais l'impact est énorme. Il ne s'agit pas de pointer du doigt, de dire c'est la faute de machin, mais c'est "comment on comprend tous ensemble, comment on fait société, comment on essaye de voir ce qui s'est joué et que ça ne se reproduise jamais". Et puis la loi sur les aspects positifs de la colonisation... Si c'est tuer un tiers de la population pour des rails ferroviaires, super. Comme disait Rokhaya Diallo, si tu vas chez des gens en disant "j'ai tué vos parents mais j'ai refait toute la déco"...

DU GÉNÉRAL BUGEAUD

STATUE

Ça pose un vrai problème ces statues, moi je serais peut-être plus pour la déboulonner... Je me dis il y a plein de femmes qui ont fait des grandes choses dans ce pays, pourquoi on ne les aurait pas? Les statues, c'est quand même censé nous concerner, ça dit quelque chose de la vie collective, de comment on vit ensemble, des symboles de nos narrations, des récits communs. Je ne sais pas ce qu'il faut faire mais au moins il faut se poser des questions, faire un groupe de travail, et pas faire comme si ça n'existait pas. Tu ne peux pas t'attendre à ce que des gens se sentent Français et intégrés en mettant une statue qui les humilie publiquement. Si sur la statue déjà, sans parler de déboulonnage, il pouvait y avoir des informations. Mais une statue ce n'est pas l'histoire, c'est pour glorifier un personnage... Donc est-ce qu'on ne peut pas mettre des récits plus porteurs, plus inspirants? Il y a tellement de gens qui ont fait des grandes choses... On ne peut pas faire une statue Colette? Stora voulait panthéoniser Gisèle Halimi, et là des associations s'y sont opposées, donc c'est pour ça que Macron a choisi Joséphine Baker. Avocate, féministe, magnifique... Mais elle a défendu des gens qui ont posé des bombes au FLN. Quand un Français fait la même chose pendant l'occupation c'est un résistant, et quand c'est un Arabe c'est un terroriste...

Je ne savais même pas qu'il y avait une statue de Schœlcher ! C'est toi qui m'apprends qu'il y avait une statue, et qu'elle a été déboulonnée. Parce qu'il y a eu un tel travail de réappropriation mémorielle pour créer, ou plutôt raviver, ce sentiment de faire peuple par les nationalistes et les indépendantistes depuis les années 1980, donc on a eu la valorisation de figures fortes comme la mulâtresse Solitude sur le boulevard des Héros, Ignace aussi, plus bas, donc les gens de notre génération (années 1980), on a vécu avec ça, avec ce discours ambiant où on nous a parlé de ces figures de la résistance guadeloupéenne, des gens qui ont été comme des jalons dans la mémoire, qui ont lutté contre l'esclavage et le rétablissement de l'esclavage. Solitude... Y a eu ce roman de Simone Schwarz-Bart, L'ancêtre en solitude. C'est une figure qu'on s'est appropriée. C'était une mulâtresse à l'époque du rétablissement de l'esclavage, qui était enceinte, qui est partie en marronnage, qui a conduit d'autres AFRES dans la fuite, le marronnage, et dans la lutte aussi. Elle était armée, elle se battait, tout en étant enceinte.

À côté, Schœlcher... Du point de vue de l'histoire telle qu'on l'apprend à l'école, on sait quel a été le rôle de Schœlcher dans l'abolition de l'esclavage, mais c'est un débat en Guadeloupe. Quel a été le rôle exact, est-ce vraiment à lui qu'on doit l'abolition de l'esclavage, ou plutôt à la résistance des negmarrons en Guadeloupe, et lui aurait été une courroie de transmission. Car il y a vraiment ce discours étatique où on met en avant l'action parlementaire de Victor Schœlcher, mais derrière on parle très peu des negmarrons, de la résistance. Il y a donc le discours institutionnel, étatique d'un côté, et de l'autre, en Guadeloupe, et bien cette recherche de « comment faire peuple » en mettant en avant d'autres figures. Alors qu'au final, à mon sens, c'est une convergence des deux. Je trouve ça dommage qu'on déboulonne une statue pareille, même si je sais qu'il y a aussi tout ce débat : avec sa loi, il y a eu dédommagement des anciens colons et des anciens propriétaires d'esclaves, donc on dit qu'il n'était peut-être pas si progressiste que ça. Moi, étant de formation droit public, sciences politiques, je le vois un peu autrement : je sais comment la machine législative fonctionne, comment les lobbies fonctionnent, et les colons et esclavagistes étaient des lobbies constitués qui faisaient pression sur l'État. D'ailleurs aujourd'hui encore, leurs descendants peuvent entrer à l'Élysée sans carte d'identité, ils sont accueillis portes grandes ouvertes... C'étaient des lobbies, il fallait passer cette abolition d'une façon ou d'une autre, et je pense que Schœlcher a eu ce souci de pragmatisme, qu'il savait très bien que sans dédommagement des colons et propriétaires d'esclaves, ça ne passerait pas. J'imagine déjà un certain nombre de personnes hurler en m'entendant, mais je crois que ce qui a manqué, c'est le côté humain. Je comprends la nécessité du dédommagement pour que la loi passe,

mais derrière il a manqué d'humanité. On a vraiment eu l'impression que c'était une machine face à des individus, et que cette machine avançait sans faire attention à ces gens, en les écrasant, en les broyant, en ne faisant pas attention et en ne prêtant pas une attention particulière au destin, qu'il soit individuel ou collectif. Parce que quand on indemnise des anciens colons, des anciens propriétaires d'esclaves, sans se soucier du devenir de ces esclaves, anciens esclaves – il y a aussi tout un débat sur le mot à employer : des africains réduits en esclavage, les AFRES, comme on dit – donc oublier, occulter le devenir de ces AFRES c'était le grand manquement de cette abolition. Parce qu'au final on s'est retrouvés avec un système qui a continué à se nourrir de l'exploitation de personnes vulnérables.

Je suis doublement concernée, car ma mère est afrodescendante avec un métissage européen, et mon père, lui, fait partie de ces Guadeloupéens qui sont arrivés après l'abolition de l'esclavage parce que ses ancêtres sont des Indiens qui sont venus d'un comptoir français de l'Inde et ils sont venus de manière contractuelle. En tout cas c'est ce qu'on leur a vendu, pour 20 ans, avec des gages qui semblaient intéressants, avec la promesse de repartir chez eux en Inde après la mission. Sauf que ça ne s'est pas passé comme ça, ils étaient traités comme des esclaves sur les plantations – parce qu'il faut imaginer qu'après l'abolition, les AFRES n'avaient pas envie de retourner sur les plantations – et il fallait de la main-d'œuvre pour perpétuer ce système capitaliste sucrier. La question était de faire vivre ce capitalisme naissant. Après, les questions racistes, raciales, se sont greffées, mais à la base ce n'est que ça : c'est de l'économie et de l'exploitation d'hommes pour faire vivre cette économie. On voit au niveau de cette législation d'abolition de l'esclavage comment l'économie est passée avant. On dédommage les propriétaires, mais celles et ceux qui étaient les petites mains sont laissés pour compte. Donc je comprends le ressenti de personnes afrodescendantes, et indodescendantes aussi, ou métisses comme moi, qui ont ce ressenti « OK Schœlcher, mais va te faire foutre. Pendant que mes ancêtres étaient en train de courir pour leur vie, étaient en train de s'enfuir, de lutter, lui s'est contenté de passer une loi ». Je comprends ce ressenti qui pèse vraiment et là où je me dis que le gouvernement français fait fausse route, c'est qu'il ne remette pas tout ça à plat pour réconcilier toutes les communautés qui font la grande communauté nationale. Parce qu'aujourd'hui quand on nous dit que la République est une et indivisible, je comprends la nécessité, c'est un grand pays, une puissance mondiale, mais la République n'est pas juste une, il y a plusieurs communautés, plusieurs types d'histoires, de cultures, plusieurs vécus de la République qui font aujourd'hui cette France, avec toutes les problématiques qu'on connaît. Tant que ça ne sera pas mis sur le tapis pour un grand dialogue national décomplexé, sans ces idées de séparatisme, sans chercher à diaboliser

ENTRETIEN AXELLE
 DE LA MULÂTRESSE SOLITUDE, D'IGNACE, ET LE BUSTE DE SCHOELCHER
 STATUES

des gens qui veulent juste valoriser leur identité et leur vécu... on continuera toujours à aller dans le mur, et à déboulonner des statues. Parce qu'au final l'action de Schœlcher, tout aussi bien que l'action de mes ancêtres AFRES, a contribué à faire qu'il y ait une libération, du moins physique, de ces AFRES.

Dans le dialogue guadeloupéen qu'on peut avoir entre nous dans la société civile, on parle plutôt de Solitude, d'Ignace, de Delgrès, y a des bustes de Delgrès partout! Il y en a une dans chaque commune je crois, puisque Victorin, à l'époque où il était président de région, avait passé une grande commande et il y a un ou deux bustes de Delgrès dans presque chaque commune. Après, il y a eu cette volonté de faire le boulevard des Héros, je crois que c'était il y a 20 ou 25 ans, avec la statue de la mulâtresse Solitude, qui montre la direction vers Ignace, ils se pointent du doigt. Dans le dialogue guadeloupéen, c'est surtout Solitude et Ignace, et Delgrès, au niveau symbolique, parce que les statues sont présentes et visibles. Schœlcher, moins. Ça en dit long sur les politiques publiques mémorielles.

J'aimerais beaucoup que cette République une et divisible prenne enfin conscience de la multiplicité, des facettes qu'il y a en France, et qu'on ne peut pas continuer à vouloir faire rentrer tout le monde dans le même moule, et de penser que tout le monde a le même logiciel pour appréhender l'histoire ou les questions d'actualité. C'est vraiment un discours... je vois par exemple que la fête de Schœlcher, elle est importante à Saint-Martin, c'est un jour férié. Férié ! En Guadeloupe, on a décidé que c'était pas férié, et on a choisi d'autres dates mémorielles, comme le 27 mai, la date de la dernière abolition de l'esclavage (parce qu'il y a eu deux abolitions). C'est ce vécu qu'on a qui est un peu particulier – en Martinique il se dit que c'est Joséphine de Beauharnais qui aurait poussé Napoléon à rétablir l'esclavage, alors qu'elle était créole. D'où la décapitation – les décapitations, ils l'ont refaite plusieurs fois. La dernière fois ils l'ont pas refaite, c'est devenu folklorique, mais maintenant elle n'y est plus. Je crois que Ignace, Solitude et Delgrès, sont ces statues qui ne laissent pas indifférent, parce qu'il y a eu toutes cette construction autour de ces personnes-là. Quand il y a des départs de grève, l'UGTG, c'est auprès d'Ignace, de Solitude. Moins Delgrès, car sa figure a été récupérée par les institutions, il y a eu des commandes publiques derrière. Il y a eu un travail de réappropriation populaire derrière ces figures-là. Et ces statues servent dans les luttes sociales aujourd'hui. Il y a peut-être 15 ans, on avait mis un voile sur la tête de la statue de Solitude, et là c'était un scandale! Pendant LKP, la grève des 44 jours, la statue de Solitude en particulier, parce que c'est une figure tragique, était le point de ralliement de nombreuses marches. C'est une présence, il y a eu ce travail de construction mémorielle.

ENTRETIEN AXELLE
 DE LA MULÂTRESSE SOLITUDE, D'IGNACE, ET LE BUSTE DE SCHOELCHER
 STATUES

ENTRETIEN HALEK

La première fois que j'ai vu la statue du sergent Blandan... c'est très loin, mais en même temps très présent. Très loin, niveau temps, car ça fait plus de 50 ans, voire plus, et puis très proche, car c'est une des premières images que j'ai vues de quelqu'un. Dans la culture berbère, on n'a ni statue, ni peinture, ni représentation de l'humain... Donc c'était la première fois, j'arrive, moi, devant cette statue en pleine guerre d'Algérie, avec les camions, les soldats... C'était très violent, et cette statue, constituée d'un socle très noir, avec sa casquette, la baïonnette, la camisole, comme quelqu'un qui part en guerre... Je me dis, qu'est-ce que c'est que ce fronton... ? Je demande à ma mère, pour savoir c'est qui ce personnage, cet être qui n'est pas humain, en même temps surdimensionné, et ma mère m'a dit « non non ». On était en train d'acheter des oranges, elle me dit : « mange tes oranges et tais-toi ». C'est ce silence qui m'a le plus marqué. C'est à la fois cette présence violente, au niveau visuel, mais en même temps le silence qui l'accompagne. Elle m'a pas dit que c'était un héros de la colonisation, qu'il est mort en se battant contre l'émir Abdelkader, que c'était un colon, que c'était quelqu'un qui était à Constantine et qui a fait beaucoup de mal aux gens de Constantine – parce que c'est une ville qui a été assiégée pendant cinq ou six mois, et puis ça s'est terminé par beaucoup de morts et de violence... Mais tout ça est resté silencieux. Pourquoi ? Parce que j'avais 10 ans, et parce qu'à 10 ans on veut comprendre, mais on a du mal à supporter le silence. Aujourd'hui, je me suis dit qu'avec le temps que j'ai, mon expérience dans le cinéma, ma personne, mon engagement, il était peut-être temps de faire un film à partir de cette accroche, de raconter cette histoire à travers un symbole.

La deuxième fois que je l'ai vue? Cette statue... c'est vraiment un accident. Je faisais ma route tous les matins, je travaillais sur une émission de télévision, et tous les matins je prenais la même route pour aller à France Télévision, et puis d'un seul coup, un jour de Janvier 1990, il neigeait beaucoup, il y avait du vent, presque une tempête, et j'ai vu apparaître ce fronton, cette espèce de sergent que j'ai connu en Algérie, et que je revois cinquante ans après. Je me suis demandé qu'est-ce qu'il se passe, est-ce que c'est la statue que j'ai rencontrée avec ma mère ? Qui constituait un peu toute la violence coloniale, et qui venait s'installer, là? Je suis revenu dans la journée, et effectivement c'était la statue qui était à Boufarik, et qui était arrivée à Nancy, parce que son régiment, le 29^e régiment de l'infanterie est venu s'installer après l'indépendance de l'Algérie, alors ils ont rapatrié la statue, qui a aussi erré dans Nancy. On l'a d'abord mise au cours d'une manifestation nationale, avec Messmer, ministre des Armées, le maire de Nancy... une fois l'événement terminé, ils l'ont mise de côté dans une caserne, aux oubliettes. On l'a fait ressortir, et installer près des casernes du sergent Blandan. Il y a une caserne Blandan,

DU SERGENT BLANDAN

STATUE

ENTRETIEN HALEK

une rue Blandan, et la statue de Blandan. Quand j'ai commencé à faire mon enquête, j'ai demandé aux gens du quartier s'ils connaissaient, s'ils savaient qui était cette statue, la plupart me disent « C'est un soldat qui est mort à Verdun en 14-18 ». Ils ne savent pas. Je me suis dit que c'était le moment d'approfondir et faire découvrir ce personnage, bien ou mal, mais lui donner une place, en faisant mon film. Je ne m'identifiais pas dans un colonisateur, non, mais je voulais aussi l'affronter... Voir ce qui s'est passé dans mon pays, l'Algérie, ce qui s'est passé à l'époque... C'est-à-dire que jusqu'à maintenant, en France ou en Algérie, on faisait beaucoup de films sur la guerre de libération, mais personne, ou presque, n'a dit comment on est arrivés en Algérie, qui est Blandan, qui est ce fils de limonadier de Lyon, parti à l'âge de 19 ans comme volontaire et mort quatre ans après, en 1842, en Algérie. Et c'est important de savoir tout ça pour décortiquer, faire comprendre qui est Blandan, et derrière, l'histoire de la colonisation.

Quand j'ai vu la statue à Nancy, mon sentiment était complexe. C'est à la fois l'image d'un ennemi, il est venu en guerrier, pas en travailleur immigré, il est venu pour s'engager comme militaire, pour tuer. Mais en même temps, je me suis dit, tiens, c'est quelqu'un qu'on balade comme ça, partout, il était en Algérie, on l'emmène à Nancy, il est de Lyon... c'est un personnage qu'on a élevé au rang de symbole. C'est la création d'un héros, comme on en faisait au XIX^e siècle. Avant, les héros, c'étaient les maréchaux, qui avaient été dans les guerres napoléoniennes... ce qui m'intéressait, c'est que c'était un sergent, qui a été gradé après sa mort, sinon c'était un simple soldat, peut-être caporal... Il n'était pas important, et c'est intéressant de voir comment on fabrique des héros avec des gens tout simples, qui n'ont pas de haut grade.

Peut-être que cette statue va me permettre d'être en paix avec moi-même, de comprendre qu'il y a eu cette violence, violence qu'il faut maîtriser avec le temps, qu'elle devienne une force, pour moi. Ça me permet de transmettre ce que je sais de la colonisation, ce que me racontait ma grand-mère. Par exemple il y avait des chansons qu'elle tenait de son arrière-grand-mère, qui vivait à l'époque de Blandan, et qui racontaient comment l'Algérie était perdue. « C'est l'histoire d'un berger qui va de ville en ville, pour chercher sa belle, il dit "Ah, conduis ton troupeau, rentre dans la ville, quand tu rentres à Annaba, tu rencontreras Melouma, qui est une jeune et jolie Bônoise, elle va te raconter sa vie, approfondis encore, quand tu iras du côté de Médéa, tout au sud de l'Algérie, ramène ton troupeau là, et pose des questions, si Zenoba, une autre jeune fille, était là, tu dois la rencontrer pour qu'elle puisse te raconter, comme l'histoire de l'Algérie était partie...". » C'est toute une tradition orale que j'essaie d'exploiter au niveau de mon film pour donner un peu de chair et de substance, et mener une réflexion sur ce qu'on a perdu.

DU SERGENT BLANDAN

STATUE

ENTRETIEN HALEK

On dit que la colonisation a apporté la civilisation, certes, ils ont ramené des choses, fait des chantiers, cultivé de manière rationnelle... mais elle a tué toute une vie. Une civilisation qui avait des chevaux, une tradition, une agriculture, un savoir-faire... On a pris une civilisation qu'on a cassée pour mettre autre chose, et ça, ça ne peut marcher nulle part. Par exemple, les problèmes d'identité. Par exemple, nous, on n'avait pas de nom, mais le nom du père, du grand-père, de l'arrière-grand-père... et quand on n'arrive pas à identifier la personne, on dit « de telle région ». On dit Malek ben Khalifa Mohamed ben Said de Nancy, donc les gens qui habitaient ces territoires et ont été chassés, remplacés par les colons, on ne pouvait plus dire « untel de telle région », et ça, c'est un manque terrible. Les gens sont ancrés dans une histoire, un territoire, un savoir-faire, des métiers... tout ça a disparu. On a fait des gens errants, et on a appelé des Italiens, des Espagnols, des Maltais, des Corses, et on leur a donné des terres et la nationalité française. Eux sont devenus des Français avec des droits, et les indigènes n'avaient plus aucun droit, c'étaient des sujets de la République, de simples rien-du-tout, ils n'avaient pas droit à la fonction publique, aux concours, aux grandes écoles... Tout ce mal qui a un jour ou l'autre a terminé dans le sang.

ENTRETIEN HALEK

DU SERGENT BLANDAN

Je vais vous raconter une histoire sur une statue, il y avait la statue à Alger, très connue parce qu'elle était sur la place du gouvernement, la statue d'un prince français. Et les gens l'appelaient jamais par son nom, on disait « c'est la place du cheval ». C'est-à-dire que le duc d'Orléans était totalement méconnu, on disait « la place du cheval ».

DU SERGENT BLANDAN

À Nancy, l'adjointe au maire, elle m'a dit que le conseil municipal pense à mettre des QR codes pour essayer d'expliquer qui est Blandan, pourquoi il est mort, ce qu'est la colonisation de l'Algérie, l'indépendance, etc. Elle m'a dit, là, on peut finalement expliquer des choses, c'est important. Moi et Dorothée, ma fille, qui est réalisatrice, on a fait un travail sur la mémoire avec des élèves et un public plus large au Musée des Beaux-Arts, avec des extraits de film, on explique l'avènement de mon prochain film, et celui qu'elle a fait sur les expropriations. Donc c'est tout un travail de fond qu'il faut faire... ça prend du temps, c'est un premier pas, mais il y en aura d'autres. Aborder la vie avec la culture, avec un savoir... mashallah. Je lisais dans un journal algérien hier, il y a eu le hrak, mouvement de liberté en Algérie qui a été arrêté par le Covid, on a interdit les manifestations, etc., hé bien j'ai lu qu'il y avait au moins 500 romans qui sont écrits cette année. C'est énorme, grâce à la culture et la diffusion, on peut arriver à quelque chose de positif dans l'avenir... une échéance pour échapper à l'islamisme, à la violence en général.

STATUE

STATUE

ENTRETIEN HALEK

DU SERGENT BLANDAN

STATUE

ENTRETIEN HARLICE

La première fois que j'ai vu la statue de Colbert, j'étais à l'école primaire, on a visité l'Assemblée nationale et on a fait un travail sur les statues qui l'entourent. On avait un questionnaire, ça correspondait au programme d'histoire. Et ensuite je ne l'ai pas vue pendant longtemps, ou je n'ai pas prêté attention... À l'époque, dans le programme, on étudiait la monarchie. Colbert, c'était l'image du fonctionnaire Premier ministre, qui avait un parcours méritocratique parce qu'il n'était pas un aristocrate. Il était représenté comme le pendant de Louis XIV, le ministre sérieux face au roi absolutiste, c'est comme ça qu'il nous était présenté. L'histoire du Code Noir, on n'en parlait pas. C'est à la lumière des débats actuels que j'ai découvert l'histoire du Code Noir, l'idée que le racisme ce n'est pas juste des personnes qui sont racistes, mais que c'est une idéologie qui a été écrite, et le Code Noir en fait partie, en légitimant l'esclavage. Je ressens une forme de colère, d'une part qu'on m'ait pas appris ça, et j'étais une élève plutôt attentive donc je suis certaine que j'y aurais fait attention, et ensuite que la statue soit là, et qu'on la garde. On préfère mettre en avant le fonctionnaire, le ministre, plutôt que la personne qui démarre, ou légifère, ce qu'aujourd'hui en France on considère comme un crime contre l'humanité. C'est deux fois une insulte : au sens de cacher cette histoire des programmes scolaires, ce qui empêche une forme de devoir de mémoire, et ensuite de conserver cette statue et de dire : « en fait, on s'en fiche ».

DE COLBERT

Moi, je suis architecte, alors je sais que la question de l'espace public, elle n'est jamais neutre. On parle jamais des questions de genre, de race, dans l'espace public, pourtant ce n'est pas neutre. On choisit les statues qu'on érige, on voit aujourd'hui par exemple, il n'y a pas beaucoup de statues de femme dans l'espace public, et on sait ce que ça représente : ce n'est pas qu'il n'y a pas eu de femmes dans l'histoire, mais que les statues c'est un hommage, et que l'espace public n'est pas neutre politiquement. Quand le débat a démarré sur les statues, on a dit « la République n'enlèvera pas les statues ». Mais c'est pas vrai, on l'a fait avant, entre 46 et 52 avec Pétain, donc en fait, on choisit ce qu'on garde ou ce qu'on ne garde pas du récit. Dans l'histoire de l'urbanisme français, la statue est un élément central : on construit une place autour d'une statue. On a la culture de l'espace public, avant c'étaient les places royales, on met la statue au milieu, comme Bellecour à Lyon, l'obélisque de la Concorde, Bastille... Les statues sont centrales dans l'espace public, qui devient l'espace politique. La place de la République a été refaite pour encore plus centraliser la statue, et c'est un lieu où naturellement les gens se retrouvent. Quand il y a eu les attentats, les gens se sont réunis autour de la statue, se la sont appropriée, on fait quelque chose avec. Donc elles ne sont pas neutres, elles représentent quelque chose, et généralement le pouvoir. Ce n'est pas juste un objet artistique, ça donne une connotation. Pour avoir travaillé dans

STATUE

ENTRETIEN HARLICE

les musées et conservé des statues, été la gardienne des statues, eh bien, on essaye de contextualiser, d'expliquer. Dans un musée, on garde les objets d'art comme des objets, qu'on contextualise. Mais dans l'espace public, c'est autre chose : c'est un objet en continuité avec l'espace public, il symbolise le récit national, ce qu'on veut mettre en avant.

DE COLBERT

Avec des collègues, on s'est posé des questions à propos de tout ça, au moment de la mort de George Floyd et du mouvement Black Lives Matter. Je me suis rendu compte que la perception de la place publique et du racisme ne fait pas du tout consensus. Certaines personnes voyaient vraiment ça comme une agression de considérer que, oui, certaines statues offenserait des minorités. Mais, en fait, quand on parle du fait que ça offenserait des minorités, se pose quand même la question de la République : est-ce qu'on fait société tous ensemble, ou est-ce juste pour le modèle dominant. Peut-être que les personnes blanches trouvent que Colbert c'est quelqu'un de très bien, mais alors on s'en fiche de l'avis des gens qui sont afrodescendants, descendants d'esclaves... C'est un peu hypocrite. Est-ce qu'on oserait ériger une statue de Colbert en Guadeloupe? Je crois pas, donc au fond, c'est qu'on sait. Si on le fait pas dans certaines parties du territoire, pourquoi le faire ailleurs. Moi, finalement, j'ai arrêté d'en parler avec certaines personnes, même des amis, politisés, des collègues de musée... qui ne comprennent pas qu'une statue dans l'espace public c'est pas pareil qu'une statue au musée. C'est un modèle, c'est le récit commun! On peut pas se dire « faire société tous ensemble », et accepter que des idéologues du racisme aient leur statue dans l'espace public. Et ça sous-entend de remettre en cause plein d'autres, il y a Colbert, mais il y a Voltaire aussi. Il faut réussir à aller plus loin que ça, à critiquer... Le modèle républicain évolue tout le temps, et il faut le mettre à jour. On parle tout le temps de la France des lumières, mais quand on est une personne militante, racisée, c'est dur d'être toujours accusée d'être anti-liberté, anti-lumières. Pourtant rien qu'en tant que femme, la Révolution française, c'était une révolution masculiniste qui a retiré du pouvoir aux femmes. Je peux pas me dire que 1989 c'est l'alpha et l'oméga de mon modèle républicain, ce n'est pas le cas. Mais dire ça c'est presque passer pour une traîtresse de dire que les révolutionnaires étaient anti-femmes. Ils ont fait décapiter ce qu'on appellerait aujourd'hui des féministes! Il faut toujours remettre à jour nos modèles.

STATUE

Il y a souvent cette accusation d'extrémisme, « on va faire des autodafés, brûler nos statues ». Ça caricature les positions, c'est une manière de dire aux personnes racisées que c'est nous les barbares. « Ah ce sont des gens qui devraient remercier la France, à la place ils veulent abattre nos statues ». « Nos », il y a quelque chose de fort et de très violent à s'approprier les statues, alors que tout le

ENTRETIEN HARLICE

monde s'en fichait. C'est une façon de dire « ça c'est à nous, et ça c'est à vous », « c'est notre truc, vous n'avez qu'à l'accepter ». C'est une manière de caricaturer, alors qu'il y a des choses qu'on caricaturait il y a des années qu'on accepte aujourd'hui. Par exemple, quand on dit que sur une couverture de magazine sur le cinéma français il n'y a que des hommes blancs, on se dit, c'est dingue, mais il y a 20, 10 ans, dire ça c'était passer pour un extrémiste anti-blancs anti-hommes. Alors que maintenant, c'est juste dire : « on a le droit de compter ». Ne pas vouloir toucher aux statues, c'est comme dire que les objets figés sont au-dessus de la société mouvante. C'est aussi une posture réactionnaire de dire, il y a les choses figées et les choses en mouvement, et nous on préfère les choses figées, et des symboles, alors que la société évolue.

J'aimerais bien que le débat se rouvre de manière plus posée. Qu'on n'ait pas cette manière d'avoir fait du débat un anti-débat caricaturé, et qu'on se pose des questions, qu'on se demande : « qu'est-ce que moi je penserais si je voyais ça? » Est-ce que c'est vraiment la société qu'on veut, de se dire « bon, c'est un esclavagiste, mais en fait on aime encore ce qu'il a fait à côté »? Finalement le devoir de mémoire on l'a fait pour beaucoup de choses dans l'histoire en France, et pourquoi on fait pas ce devoir de mémoire avec les statues? Après je pense que les choses évoluent très doucement et qu'il y aura toujours des gens pour se crispier sur ce sujet. Les statues c'est pas l'histoire, c'est un objet d'hommage, ou de femmage, ce ne sont que des représentations, pas l'histoire en elle-même.

DE COLBERT

ENTRETIEN HARLICE

DE COLBERT

STATUE

STATUE

La première fois que j'ai vu la statue de Gallieni, c'est sur Internet, parce que je travaillais sur le personnage et surtout l'arrêt de métro, les noms de rues, et je ne savais même pas qu'il y avait une statue. J'ai dû la voir sur Google maps en 2020, en faisant des recherches. Je ne l'ai vue en vrai que quand j'ai tourné une vidéo dessus. Mais moi je connaissais vraiment le personnage.

J'ai choisi Gallieni parce que c'est un nom qui est partout dans l'espace public français, il y a des boulevards, des arrêts de bus, de métro, partout en France. C'est un nom qui fait référence dans le territoire, qui sert à se situer dans l'espace dans beaucoup de villes, alors qu'on sait très peu ou mal qui est le personnage. On connaît un peu son histoire pendant la Première Guerre mondiale, où il a été chargé de la défense de Paris avec le fameux épisode des taxis de la Marne - les taxis parisiens qui servent à acheminer les troupes au front. On nous le présente comme un épisode clé de la guerre, alors qu'en réalité ça n'a pas été si important en termes militaires, les taxis ont transporté des soldats mais ceux-ci ne se sont pas vraiment battus et ils sont plutôt restés en arrière-ligne. Par contre, ça a créé une véritable légende populaire, car c'étaient des taxis, donc des civils, qui sont rentrés dans leurs familles et ont dit « j'ai participé à l'effort de guerre ». C'est ça qui donne la légende qu'on a de Gallieni aujourd'hui, mais la raison pour laquelle il a été choisi pour la défense de Paris, c'est qu'il était déjà un héros français, mais un héros colonial. C'est le personnage le plus important de la conquête coloniale française, et c'est parce qu'il a une grande carrière militaire et qu'il est connu comme grand stratège de la colonisation, qu'on a fait appel à lui pour défendre Paris. 90% de la vie de Gallieni est complètement oubliée, et je trouve que c'est un symbole parfait pour parler de l'histoire coloniale française et post-esclavagiste : il est vraiment partout, et on le connaît pour autre chose. Il est mort en 1916, donc il a vécu à peine deux ans de la guerre. Il a été ministre de la guerre, il a été à la défense de Paris, mais pendant seulement un an, alors qu'il a fait toute sa carrière dans les colonies.

Moi je n'ai pas de réaction émotionnelle à cette statue. Je suis passionné d'histoire et d'archives, et quand je la vois je suis surtout surpris par le manque de contexte. C'est un monument très imposant, très chargé symboliquement. Il y a quatre femmes cariatides qui supportent la statue : une représentant le Soudan français, donc le Mali, une représentant l'Indochine, et une Madagascar - les trois territoires principaux qu'il a colonisés, et c'est une colonisation qui laisse des traces assez violentes encore aujourd'hui - et une représentant Paris. Donc elle est symboliquement très chargée, mais il n'y a aucun travail de contextualisation. Ça manque d'information, et ça me surprend de voir une statue si chargée, si codée, et si peu accessible. Tout est visible, et rien n'est compris. Sur la statue,

il y a la phrase célèbre de Gallieni : « J'ai reçu pour mandat de défendre Paris, et ce mandat je l'accomplirai jusqu'au bout ». Ça limite la vie de Gallieni à ce petit épisode de la fin de sa vie. Mais il est aussi écrit : « ce monument a été offert par la Ligue maritime coloniale française », qui est le plus grand organe de propagande coloniale de l'époque. Alors OK, on parle de la Première Guerre mondiale, mais en réalité ceux qui portent la statue, ce sont les lobbies coloniaux.

Ce qui est particulier, c'est qu'il y a les Invalides à côté, et l'avenue Gallieni. À l'origine, elle était placée là, puis elle a été déplacée. C'est intéressant, car la République déboulonne ou déplace des statues. Tout le quartier est une sorte d'hommage à plusieurs héros de la Première Guerre mondiale, dont Mangin, ou Liautey à côté. Le placement est logique par rapport à ce dont on veut se souvenir de ces hommes-là, qui sont des héros de la Première Guerre mondiale et de la colonisation.

Moi, personnellement, j'aimerais bien les enlever, ces statues. Il y a un jardin, le jardin d'agronomie tropicale, qui s'appelait le jardin d'agronomie coloniale avant, vers Nogent-sur-Marne, à la fin du bois de Vincennes. Là-bas, il y a plein de statues qui traînent par terre, qui sont abandonnées. Beaucoup de statues coloniales, et moi je trouve que ce serait très cool. Je suis passionné, comme je l'ai dit, d'histoire et d'archive, j'aime beaucoup voir ces objets ou monuments, ils ne me provoquent pas particulièrement d'urticaire, mais ça ne veut pas dire non plus que je veux les garder où ils sont. Je trouverais ça beau de voir un mouvement populaire où on ferait tomber cette statue, et où on la déplacerait collectivement jusqu'au bois de Vincennes. C'est un lieu quand même protégé, avec beaucoup d'archives coloniales, il y a les pavillons de l'exposition coloniale de 1907, et c'est ça que j'aimerais voir : un mouvement citoyen, festival, dans lequel on fait tomber les statues pour les déplacer. C'est un peu comme un cimetière de statues, il y a la statue à la gloire du commandant Marchand, à Porte Dorée, et avant elle, il y en avait une « aux gloires de nos colonies », et cette statue, elle a été déboulonnée pour être remplacée. Elle est éclatée et visible dans ce jardin agronomique. Elle avait été aussi commandée par la Ligue maritime coloniale, et je me dis qu'il faudrait que les autres suivent leur aînée. Les statues « des gloires » ont précédé toutes les autres dans le jardin, et maintenant elles iront la rejoindre.

Travailler sur les statues, ça m'a permis d'aller fouiller l'histoire, de Gallieni d'abord, et de la colonisation en général, et de découvrir beaucoup de personnages. Samory Touré par exemple, un grand résistant du Mali, qui a été jusqu'en Côte d'Ivoire, au Burkina Faso, etc.... Et travailler sur les statues m'a permis de fouiller ces histoires-là. Souvent, on nous dit qu'on veut effacer l'histoire en enlevant les statues, mais moi je ne veux pas effacer l'histoire. Ou plutôt, l'histoire est effacée par la présence de ces

ENTRETIEN SEUMBOY VRAINOH :G

statues, par le fait qu'on ne nous raconte qu'une partie, qu'une version, et très mal, ou qu'on ne veut pas en parler du tout. Pour moi, c'est ça qui constitue l'effacement de l'histoire. M'intéresser aux statues m'a permis de comprendre ce que c'est que la mémoire, c'est le fait de chercher à se rappeler de certaines choses, et en oublier d'autres. C'est un choix politique, la mémoire commune qu'on construit. Quand on s'intéresse à l'histoire d'une statue, à son inauguration, ses commanditaires, là on voit que c'est vraiment un choix. Ce sont des gens, un lobby colonial, qui s'assemblent et font presser sur un gouvernement pour mettre en place cette statue - ce n'est pas de l'histoire neutre, c'est un choix politique. Enlever une statue, ce n'est pas l'effacer de notre mémoire, mais reconstruire un nouveau moment de mémoire : on sait pourquoi on l'a enlevée, et on construit un discours autour de ce retrait, qui fait rentrer ce personnage dans la mémoire. L'idée, ce n'est pas de dire que ces grands généraux de l'armée coloniale française sont des gros méchants dont on ne veut plus, c'est de dire que ce sont des personnages complexes, dans une époque complexe, qui ont fait des choix politiques, qui savaient ce qu'ils faisaient à ce moment-là. Et qu'on n'a pas forcément envie aujourd'hui de s'inscrire dans leur héritage, de les mettre en avant et de les désigner comme nos modèles. On ne veut pas les renier, de toute façon on est le produit des choix qu'ils ont fait, mais on peut prendre un recul critique par rapport à ces figures. C'est ça l'enjeu de notre génération.

DE GALLIENI

STATUE

ENTRETIEN SEUMBOY VRAINOH :G

ENTRETIEN SEUMBOY VRAINOH :G

DE GALLIENI

STATUE

STATUE

DE GALLIENI

ENTRETIEN SEUMBOY VRAINOH :G

DE GALLIENI

STATUE

DE GALLIENI

J'ai 29 ans, j'habite à Paris, je suis de Toulouse, je suis né en Algérie. À Paris, je suis ingénieur en intelligence artificielle. La statue de l'émir Abdelkader, pour moi, ce qui est drôle, c'est qu'on l'ait mise dans un lieu qui était, à la base, un lieu d'emprisonnement. Ça montre un certain paradoxe vis-à-vis du personnage, ce qu'il était, toute son histoire, et sa relation avec la France. Au départ, c'était un résistant contre la France, puis ils sont devenus partenaires par un traité, qui a été rompu, ils sont redevenus ennemis, puis quand il s'est résigné à signer un accord contre la promesse de s'exiler à Acre ou Damas, finalement la France l'a trahi et l'a envoyé à Amboise, où il a été emprisonné. Il a été exilé en France avec sa suite, jusqu'à Napoléon III, qui l'a libéré. Alors c'est drôle qu'il y ait une statue en hommage à lui et à sa relation avec la France en fin de vie, relation qui était plutôt bonne, dans le lieu où il a été emprisonné. C'est un paradoxe intéressant.

Pour moi je ressens un sentiment plutôt positif vis-à-vis du fait que la France reconnaît la personne qu'il a été, un grand résistant. Toute sa personne, autant ce qu'il a fait à Damas, quand il a protégé les maronites face aux Druzes, mais aussi sa résistance contre la France. Ça s'inscrit dans le travail mémoriel que fait la France depuis quelques années, sur les guerres coloniales, et sur l'Algérie notamment. C'est bien qu'il y ait des gestes pour améliorer les relations, car c'est un divorce difficile, avec un mariage forcé à la base.

C'est important de savoir en France que l'émir Abdelkader est une figure en Algérie, une figure indépendantiste envers la France. Ce n'est pas tant un fondateur de l'État algérien, mais bien une figure de résistance de la nation algérienne envers la France. Le fait qu'il soit reconnu comme résistant et non comme un fondateur, c'est important.

Je m'attendais à une plus grosse statue, sculptée. Le monument est plus petit, c'est même une anti-sculpture, puisque c'est le vide qui le constitue. Il est bien représenté, mis en avant en fin de vie, quand il a une stature internationale, avec la plupart de ses actions derrière lui.

Concernant l'acte de vandalisme la veille de son inauguration, ça ne m'étonne pas. Il y a toujours une inimitié chez certaines personnes qui ont mal vécu, historiquement, ce divorce. Ça peut s'inscrire dans le contexte actuel aussi, où il n'y a pas forcément une bonne réception de la volonté de réconciliation des deux nations. Certaines personnes préféreraient qu'il n'y ait pas de réconciliation parce qu'il y a de la rancune et qui préfèrent avancer avec une certaine vision de séparation, qui veulent créer deux blocs.

Moi je suis un grand fan d'histoire, de toutes les guerres modernes, et, étant franco-algérien, mon grand-père a fait la guerre... Mes deux grands-parents ont fait la guerre! L'un a été emprisonné jusqu'à l'indépendance où il a été libéré, donc forcément, c'est une histoire qui me touche personnellement et sur laquelle je me suis énormément renseigné. L'émir Abdelkader est très

mis en avant en Algérie et dans l'histoire algérienne, donc je me suis beaucoup renseigné. Il y a des mythes qui ont été construits aujourd'hui et qui me dérangent, c'est pourquoi j'essaie de me renseigner sur l'histoire. Mon petit frère par exemple avait lu un article qui disait qu'il était un des fondateurs de la nation algérienne parce qu'il avait réuni les différentes tribus algériennes. Moi je ne suis pas d'accord avec cette vision, car la nation algérienne existait bien avant l'émir Abdelkader, même si elle était avec l'Empire ottoman, elle existait avec un peuple et un sentiment national. En fait lui, ce qu'il a fait, une fois que la France est venue pour casser la nation et en faire une colonie française, lui, il est resté sur ce mouvement national de rassemblement des tribus, qu'il a plus ou moins réussi selon les régions, pour remettre et non pas faire naître ce sentiment national. Alors qu'il défendait les maronites lors du soulèvement des Druzes, quand il est intervenu et qu'il a protégé les chrétiens dans sa demeure, eh bien, les gens qui ont témoigné par la suite, ils ont dit qu'ils ont vu des Algériens venir les défendre. Le terme « algérien » est important là-dedans, parce que l'Algérie n'existait plus. Je tiens à l'expliquer, et lui c'est une figure, car c'est un personnage issu de la haute société algérienne qui a eu une belle vie de résistance, d'aide, d'accompagnement, de rassemblement, et ça a été reconnu, ça a été vu. Même si ça a été un ennemi [de la France], qu'il a été détesté à un moment, les gens ont reconnu sa force, sa puissance de rassemblement, et ça c'est important. Aujourd'hui on manque de figures comme ça, pour plusieurs raisons. Peut-être parce qu'elles sont opprimées et donc peu visibles, mais aussi parce qu'aujourd'hui l'idée d'un rassemblement derrière une personne est difficile. On manque de figures qui peuvent rassembler et résister.

Je crois que je l'ai vue pour la première fois quand je suis allée à une des commémorations qui a lieu le 16 juillet, c'était sous Hollande, c'est pas si loin que ça. J'avais jamais été voir ce monument avant. L'histoire de la rafle, je la connaissais, c'est un peu fouillis. En fait je suis juive, pas pratiquante du tout, et c'est mon grand-père qui m'a transmis cette histoire. Il est arrivé de Pologne dans les années 1930, juste avant la guerre, et quand j'étais petite, il me racontait ça, parce qu'il avait échappé à chaque fois aux rafles et aux arrestations. Il a une histoire assez dingue. La première fois que j'ai entendu parler de la rafle c'est avec lui, pas à l'école, et il me racontait la nuit de la rafle du Vel'd'Hiv à laquelle il a échappé. Il était dans le Marais et sa mère a été prévenue par la concierge qui leur a dit « ils vont arriver », sa mère a pris sa petite sœur et lui dans ses bras, a regardé dans la rue, et est allée dans l'hôtel à côté et ils se sont cachés dans les toilettes à la turque. J'avais les images comme ça, de la maman qui prend les enfants, se cache dans les toilettes. Je suis très proche de mon grand-père qui est encore en vie. Il a beaucoup d'histoires comme ça pendant la guerre, où il se fait arrêter, se fait relâcher... alors qu'il était adolescent. Sa femme, ma grand-mère, a des histoires beaucoup plus tristes, parce que son père s'est fait arrêter. Donc la sœur de mon grand-père, qui avait 5 ans à l'époque, était dans le comité qui a fait que la France reconnaisse officiellement le rôle de l'État. C'est elle qui a poussé pour qu'en 1994 la France reconnaisse. La commémoration, moi, j'y suis allée une fois. Ce qui est un peu étrange dans mon rapport à la mémoire et ma judaïté, c'est que dans mes 18 ans où j'ai grandi à Jérusalem, je refusais d'être juive, ou alors plutôt c'était pas important pour moi, d'autant que j'étais dans une école où tous mes amis étaient expats ou Palestiniens. Donc mon grand-père c'est vraiment lui le lien à cette mémoire.

À cette commémoration, mon sentiment, c'était plutôt de la gêne. Pendant très longtemps, je crois que j'avais honte de porter cette histoire. C'était trop lourd à porter, les images des livres d'histoires sont glaçantes, d'ailleurs comme la page sur le génocide arménien. Tu vois je m'en rappelle très bien. La première fois que j'ai vu des images, d'ailleurs, c'était là, dans les livres d'histoire. Et j'avais honte. Je voulais que ça passe très très vite, j'étais toute rouge. Je me disais, les autres ont des ancêtres stylés, avec des rois et tout. C'est avec l'âge avec le temps que je me suis réconciliée avec cette mémoire. J'avais peut être pas les outils pour savoir comment porter ça, d'autant plus dans le contexte dans lequel j'étais, à Jérusalem.

À cette commémoration, j'étais contente, ma tante a pris la parole je crois, mais j'étais pas très à l'aise. Il y a des moments où j'étais très émue, et je pense que la gêne est une manière de masquer, parce que si c'est pas ça, c'est autre chose, toutes les larmes qui sont jamais sorties,

etc. À chaque fois que je vais quelque part, au mémorial de la Shoah par exemple, il y a le nom de mon arrière-grand-père, mes réactions sont très bizarres, mais comme beaucoup de gens avec la mort. Moi mon arrière-grand-père, c'est lui qui est venu, il parlait yiddish et tout, mais il était communiste, très engagé politiquement, et il lisait tous les classiques français en yiddish, il était complètement en admiration devant les auteurs français, et c'est comme ça qu'il est venu en France, alors qu'il était maçon, il était pas de l'élite. Ce monument, ce qu'il me fait? Ça me fait bizarre, par exemple hier j'avais peur de pas savoir quoi dire ou de pas dire bien, parce que c'est une mémoire, c'est important, et en même temps quand j'étais devant, d'un côté ça me fait quelque chose, et en même temps j'ai un sentiment entre deux, avec l'envie peut être de ne pas trop montrer les émotions. Tu vois, mon grand-père ne critique jamais la France, il a changé de nom d'ailleurs, donc je pense qu'il y a cette idée que « on avale », et qu'il m'a transmis ça.

C'est important qu'un monument comme ça existe, la pierre c'est ce qui reste, c'est dans l'espace public, on le croise, on peut lire, on apprend des choses. Et puis ce monument, c'est pas une personne en particulier, il y a des vieillards, des femmes, des enfants. Mais il faudrait que ça soit équilibré, qu'il y en ait pour toutes les mémoires. Les monuments comme ça sont importants, mais aussi assez impersonnels. Tout le monde peut s'y reconnaître. Les mémoriels que je trouve importants aussi sont ceux avec des noms. [À propos du monument voisin aux enfants juifs martyrs qui a été vandalisé par des négationnistes] Bien sûr, ça m'atterre, je sais même pas comment c'est possible d'en arriver là. Je pense aussi aux cimetières en Alsace qui ont été vandalisés, mais c'est vrai que quand ça arrive, je me dis surtout « pauvre type ». Ça change pas grand-chose au fond, car il y a la pierre, et la pierre est plus forte que ce qu'on peut écrire dessus. Une statue c'est vraiment l'État qui dit « voilà, on reconnaît, vous avez une place, on oublie pas ». Pour les personnes concernées, je pense que ça fait vraiment du bien, je le vois dans ma famille, ça fait du bien de voir que l'État reconnaît publiquement. Quand il y a eu ces histoires de déboulonnages, je connaissais pas tous les détails de ces mecs, tout ce qu'ils ont fait, parce qu'on ne l'a pas appris, et je ne l'ai pas appris à Sciences Po non plus. Je comprends ce besoin, quasi vital, et je comprends que d'autres communautés demandent à voir leur mémoire reconnue dans l'espace public.

Moi je m'appelle Aleksander, je suis artiste, je suis né à Erevan en 1990 et je suis venu en France en 2012, d'abord à Marseille, puis en région parisienne en 2019. J'ai entendu parler de la statue de Komitas à Paris dès son inauguration, quand j'étais collégien en Arménie. Cette statue, en fait, elle est assez connue dans le monde arménien en général.

Je l'ai vue pour la première fois en 2013. J'étais sans papiers à l'époque, et j'étais venu à Paris de Marseille pour faire mes papiers à la préfecture. J'ai fait exprès de prendre deux jours pour avoir le temps de voir la statue de Komitas, et une autre aussi : la pierre tombale d'Andranik au Père Lachaise. Quand j'étais jeune, j'avais vu une émission où le sculpteur présentait cette statue, à la télé. Alors voir en vrai quelque chose que tu as vu en étant plus jeune à la télé, c'était émouvant. Et en plus de voir une statue en hommage à Komitas, une personnalité qui est chère à différents points de vue à tous les Arméniens - c'était touchant. D'autant que le sculpteur, dans l'émission, avait fait mention d'une statue de Zadkine sur la rive opposée, un sculpteur que j'aimais beaucoup et que je continue d'aimer. Alors je suis aussi allé voir cette sculpture. J'étais très ému de voir quelque chose qui est important du côté de l'histoire de l'art, et en face quelque chose d'important pour la cause arménienne - en mémoire de ce compositeur, musicologue, victime du génocide des Arméniens.

Au moment où je l'ai vue, ce qui m'a touché, c'est que ce soit en plein milieu de Paris. C'est aujourd'hui que je réalise qu'il y a le Grand Palais juste derrière, l'avenue Roosevelt, la tour Eiffel qui est visible. À l'époque, je me disais que c'était en plein centre, et je ne réalisais pas encore toutes les problématiques relatives à la statuaire arménienne. C'est souvent enfoui dans des quartiers arméniens, dans des banlieues de diaspora arménienne (Arnouville, Alfortville). Vivant à Marseille, j'avais moi-même fait les esquisses du mémorial du centenaire du génocide à Aubagne, et comme par hasard, ce mémorial a été caché dans le cimetière de Fenestrelle à Aubagne. Et c'est après que j'ai compris qu'il y a une volonté, soit des politiques, soit des pseudo-dirigeants arméniens d'être un peu... Tout docile, tout caché, arrondi... De ne pas trop se montrer - et donc de foutre ça dans des endroits peu visibles. Comme le mémorial du génocide à Marseille, qui n'est pas du tout visible, à plat total dans le XII^{ème} arrondissement, où personne ne va. On y passe en voiture, la statue, à l'horizontale, ben elle n'est pas visible.

Il y a eu un tag négationniste, ils ont écrit « c'est faux ». Moi, avant, je pensais que nous, les Arméniens, ou les Français d'origine arménienne, je pensais qu'on faisait chier tout le monde avec nos statues, nos commémorations, nos monuments, nos plaques... Mais dans le climat où le négationnisme s'aggrave, c'est là que je me rends compte que d'avoir une statuaire mémorielle, et bien située, bien visible, c'est très important. Ça paraît évident comme opinion, mais si cette

statue de Komitas n'était pas ici, ou n'était pas tout court, les négationnistes auraient négocié plus facilement, et fait du négationnisme plus facilement, parce qu'ils n'auraient même pas eu besoin de se déplacer, acheter une bombe de peinture, et venir la nuit pour le faire. Ne serait-ce que d'être là, debout, en bronze, difficilement dégradable, cela fait qu'on pose un problème à ces gens, et plus on en pose, mieux c'est. Peut-être on aurait pu faire une statue au dernier roi d'Arménie, qui était d'origine française, à Henri Verneuil (Français d'origine arménienne), qui était un des cinéastes les plus importants au monde, ou on aurait pu faire des statues aux photographes, Yusuf Karsh, Ara Güler, qui sont des photographes avec des noms à consonance turque mais Arméniens, peut-être on aurait fait encore plus mal aux fesses aux négationnistes.

Concernant la figure de Komitas, j'imagine qu'il y a des gens qui penseraient que comme il a finalement été rescapé, sauvé de la décapitation, et a passé sa vie à Villejuif complètement dérangé jusqu'en 1935, et qu'il a vécu vingt années de plus que ces illustres personnalités qui sont mortes en 1915, comme Daniel Varujyan, Ruben Sevak, et les autres... Cette pléiade de la littérature et intelligentsia arménienne massacrée par les Jeunes Turcs en 1915... J'imagine qu'il y a des gens qui penseraient qu'il aurait fallu choisir quelqu'un de tué en avril 1915. Cependant, connaissant la culture arménienne, je trouve que c'est une personnalité bien choisie car elle reflète, par sa douceur, son humilité, un aspect de l'âme arménienne. Si on imagine de façon abstraite une « âme arménienne », je pense que Komitas, ce serait un des coloris de cette âme. Moi j'aimerais bien que les Parisiens, et les voyageurs de passage, fassent l'effort de s'arrêter devant certains monuments. On peut y découvrir des choses extraordinaires, comme le petit personnage de Zadkine de l'autre côté du pont, mais aussi d'autres qui ont une importance intellectuelle. Quelqu'un qui vient du Nicaragua à Paris, en voyage de nocces, et s'arrête devant la statue de Komitas, peut bien apprendre l'existence de cet homme, et de cette tragédie, et cela ajoutera dans la trajectoire de cet homme ou de cette femme une information importante sur cette atrocité commise par l'Empire ottoman, les Jeunes Turcs, puis la Turquie kémaliste sur les Arméniens.

ENTRETIEN DAISY

Je ne suis pas sûre que beaucoup de gens prêtent attention à cette statue, il y en a qui pensent que c'est un mime! Une artiste avait fait une installation avec une « roue du plaisir » pas loin, à faire tourner, avec « soupe », « chocolat », « smartphone », pour montrer que nos plaisirs viennent de l'exploitation de l'Afrique, mais beaucoup de gens disaient « qu'est-ce que vous voulez, je suis pressé ». Il y a une dame qui m'avait un peu intriguée quand même, elle s'est arrêtée et elle a caressé la statue... C'était très émotionnel.

Ce n'est pas la seule statue mémorielle qui fasse référence au passé colonial, sur l'autre côté de la rive, en face, sur la rive droite, il y a une petite statue, vraiment petite, de Toussaint Louverture, et sur le parvis qui l'entoure, il y a écrit toutes les colonies, Martinique, Madagascar... C'est discret, mais c'est pas mal. C'est l'association [Mémoires et partages] qui a poussé pour mettre cette statue. L'association existe depuis 20 ans, pour rétablir un peu la vérité, et puis surtout, il y a le nom des rues! Parfois, on se demande si c'est normal que Bordeaux soit raciste, mais les trois quarts des rues de Bordeaux sont à l'honneur de négociants et d'esclavagistes... Enfin, même moi je ne savais pas, il faut faire des recherches. Alors c'est sûr, ça peut être difficile de vivre ensemble, quand d'un côté on honore tous ces gens-là. Mais, enfin, je ne dis pas qu'il faut enlever les noms des rues, mais il faut au moins expliquer l'histoire ! Les effacer, non, car on ne va pas refaire l'histoire. Mais expliquer, pour qu'on comprenne, car les gens ne sont pas informés. On fait tout pour les désinformer, écarter leur curiosité... Je crois que c'est partout pareil. L'association fait beaucoup de choses pour informer, il y a des projections de films à l'Utopia, des conférences, des manifestations, par exemple quand il y a des événements choquants... Comme après la mort de l'américain... George Floyd. Il y a quinze ans, régulièrement on passait dans Bordeaux, on disait « Bordeaux, port négrier, assume ton passé! ». Il y a aussi le Black History Month, tous les février, des événements comme ça. La ville a fait des efforts, notamment au niveau des musées, le Musée des Arts Décoratifs, le Musée de la Douane, le Musée d'Aquitaine... Ils font des efforts pour éduquer les Bordelais, expliquer aux enfants l'arrivée des denrées coloniales gratuites et revendues hors de prix, avec des jeux de piste éducatifs, des plaques explicatives...

Moi je suis bordelaise depuis quatre générations, pour tout dire... Je connais tous les non-dits : on peut sortir de belles phrases, mais le reste ne suit pas facilement. Ce geste de mettre une statue, c'est un peu pour se donner bonne conscience, mais si on ne fait pas le travail derrière, rien ne se fera. Les non-dits, je commence à avoir l'habitude. Bordeaux c'est ma ville, c'est sûr, la sueur de mes ancêtres dégouline de tous les bâtiments. De toute façon, je n'ai pas d'autre endroit où vivre... À Bordeaux depuis quatre générations! Je ne parle pas du tout

DE HODESTE TESTAS

STATUE

ENTRETIEN DAISY

créole, je suis d'origine antillaise, mais je ne parle pas créole. Les gens disent « retourne dans ton pays », mais je ne connais que Bordeaux. Il y avait une jeune fille qui avait fait une bande dessinée, pour montrer qu'on peut être noir et avoir un passé glorieux, qui parlait de toutes les reines africaines qu'on ne connaît pas! Ce n'est pas évident, le livre étant en vitrine quelque temps et quand j'ai voulu aller l'acheter, il était caché en haut d'une bibliothèque... Tout est comme ça, il faut s'imposer, et être fier de ses origines. On est dans une langue, la langue française, avec beaucoup de racisme, « le travail au noir » pour parler de travail illégal, « le nègre » pour le prête-plume... Et encore ils ont fait des progrès! Avant en pâtisserie il y avait des « têtes de nègre ». Mais avec les réseaux sociaux aujourd'hui, les élites ont moins de pouvoir, ils ne peuvent pas dire qu'ils ne sont pas au courant. Vous savez, la mairie est conditionnée par les riches bourgeois qui détiennent Bordeaux, qui sont des descendants de corsaires, qui ont blanchi l'argent de la traite à travers les vignobles et compagnie. Si on ne fait rien, rien ne se passera! Mais moi je n'en veux pas aux Bordelais, on est forcément tous conditionnés. Ce sont les élites qui manipulent. C'est un travail de longue haleine, du côté des Blancs, mais aussi du côté des Noirs. Il faut s'éduquer, sur l'histoire, la géopolitique, c'est une continuité... Mais quand on est jeune, c'est trop lourd à porter.

Moi, maintenant, je suis à la retraite, je n'ai plus rien à perdre. Je n'ai plus de chef au-dessus de moi, je me permets de m'exprimer. Je n'ai pas d'animosité, je suis très heureuse à Bordeaux, c'est le passé, hein, c'est tout! Moi je suis très heureuse à Bordeaux, je veux bien en profiter, c'est grâce à mes ancêtres quand même qu'il y a tout ça!

DE HODESTE TESTAS

STATUE